charité, de lui conquérir ainsi ce surcroit de *forces* et de lumières qui lui fait défaut

Cette réversibilité et cette solidarité par une contradiction étrange, apparaissent tour à tour à la raison humaine, tantôt comme la conséquence logique et inévitable de notre propre nature, et tantôt comme une sorte de paradoxe qui nous confond. Il ne manque pas de politiques modernes, parmi les plus avancés, qui vont jusqu'à confisquer la liberté humaine au nom et au profit de cette solidarité poussée jusqu'à ses dernières limites. L'individu, dans ces systèmes, n'existe plus que pour la forme, toutes les fortunes se perdent dans une même communauté, et tous les efforts se confondent dans un même résultat. La personne humaine, s'anéantit dans la personne sociale. Inversement on prétend que chacun répondant et méritant pour soi, il n'est pas aisé de comprendre comment un homme peut, sans y avoir participé, s'enrichir des mérites d'un autre homme, et recevoir ainsi par le dehors ce complément de force de courage et de vertus qui pouvaient lui manquer. Si la raison des philosophes hésite, l'humanité ne s'est point arrêtée à discuter le problème : elle l'a considéré comme résolu ; et la pratique universelle ne comporte ici aucun doute. Aux époques les plus barbares on cherchait déjà la victime innocente pour en faire la rançon du coupable, et le mérite des pères descendait en rayons de gloire sur le berceau des enfants.

Le vieillard est donc comme on l'a toujours dit du juste, le vieillard est puissant auprès de Dieu ; il est puissant par sa prière, il est puissant par son passé. Il offre à Dieu pour le prochain qui oublie ou qui résiste les paroles d'adoration, les supplications, les élans, les prières. S'il allait trouver cet homme enivré de sa passion, gonflé de son orgueil, perdu par ses crimes, il sait bien qu'il ne lui serait pas possible de se faire entendre ; mais «Dieu qui tient notre âme et nos cœurs dans sa main », pour parler avec Corneille, nous écoute, et peut se faire écouter des âmes les plus rebelles. Ce Dieu à qui est offerte pour autrui une vie entière de vertus et de dévouement se complaît dans le bien ; il ne demeure pas insensible à la voix qui monte vers lui.

Il ne faut pas avoir peur des expressions, ni, sous prêtexte de rigueur, condamner la philosophie à des formules abstraites et inexactes. On peut dire en toute vérité et en toute justesse que le vieillard *a du crédit auprès de Dieu*. Il y a là une balance de justice qui répond pleinement aux visées de la raison. C'est là, si l'on veut y réfléchir, la plus haute forme de la fraternité. Il est beau sans doute il est louable de donner au prochain quelque chose de son bien-être, de sa fortune, de son temps et de ses loisirs : de tels sacrifices portent avec eux leur mérite et leur efficacité ; et ceux en faveur desquels nous les accomplissons se trouvent soulagés et secourus. Ce n'est point là toutefois le secours et le don suprême. L'important pour eux est bsaucoup moins la somms de leurs souffrances et de leurs épreuves que le résultat final de la vie tout entière, le devoir de se bien conduire, l'obligation de mériter et la multiplication des moyens mis à notre disposition. Demander à Dieu pour autrui les mêmes faveurs qu'on pourrait souhaiter pour soi-même, c'est faire à son prochain le plus beau et le plus grand de tous les dons, c'est lui rendre plus facile la pratique de la vertu, c'est appeler sur lui la récompense que nous avions méritée pour nous-même. C'est par là que le vieillard intervient jusqu'à son dernier jour et jusqu'à sa dernière heure, par une intervention suprême. Il est présent dans les choses de ce monde plus que l'homme qui agit par la force de ses bras. Il faut se rappeler le récit de Moïse debout sur la montagne, et les Israélites vainqueurs aussi longtemps que le Prophète de Dieu tenait ses mains élevées vers le Ciel ; mais, lorsque ses bras rompus se laissaient aller à la fatigue, on voyait à leur tour s'enfuir les Hébreux épouvantés et vaincus.

Ce don du cœur et de l'âme, cette effusion du sentiment qui s'accomplit par l'intervention même de Dieu, nous permettent de concevoir comment l'immortalité promise à notre vie se rattache à l'existence que nous quittons, et comment le vieillard, même au delà de sa tombe, peut ne pas demeurer indifférent à ceux qu'il a quittés. Il est logique que dans la joie de la vie éternelle, il continue les sentiments dans lesquels son âme s'était épanouie ; et cette action supérieure qui a été la sienne peut être rationnellement conçue comme se continuant par delà les formes et les conditions de la vie terrestre.

Antonin RONDELET.

SAINT-JEAN D'ULLOA

Le vice-amiral Jurien de la Gravière, de l'Académie française, vient de publier une étude extrêmement remarquable sur la carrière de l'amiral Baudin, un des hommes de mer qui contribuèrent le plus, dans ce siècle, à la renaissance de la marine française. Nous détachons, de ce beau livre, deux chapitres faits pour remettre en mémoire un très brillant fait d'armes.

Arrivée de la division sur la rade de Sacrificios. — Reconnaissance du fort de Saint-Jean d'Ulloa.

Il fallut près d'un mois à la division, partie de Cadix le 11 septembre 1828 pour atteindre les hauteurs de l'île Saint-Domingue. Déjà les épreuves commençaient : trois cents artilleurs de la marine et vingt-cinq soldats du génie avaient été embarqués à Brest sur la *Néréide*. A Cadix, on répartit ce contingent entre les trois frégates ; il n'en resta pas moins, tant matelots que soldats, près de six cents hommes à bord du vaisseau amiral. « L'augmentation personnelle résultant de la présence des troupes passagères, écrivait l'amiral le 13 octobre, nous met fort à court d'eau. Nous avons eu des chaleurs affreuses depuis que nous sommes dans la mer des Antilles ; les équipages ont beaucoup souffert de la soif ; toutes les précautions possibles n'ont pu empêcher les matelots et les soldats passagers de s'abreuver d'eau de mer, au grand détriment de leur santé. J'ai pris le parti d'écrire au consul général de la Havane d'affréter tous les quinze jours un navire de commerce pour porter à ma division devant Vera-Cruz un chargement d'eau et de vivres frais. Je sais que ces mesures causeront des dépenses que probablement Votre Excellence n'avait pas prévues ; mais, en fait d'expéditions militaires, ce qui est économique, c'est ce qui assure le succès. Rien n'est plus dispendieux que ce qui ne réussit pas. »

L'amiral Baudin, si discipliné qu'il se proposât d'être, l'a toujours pris de haut avec les ministres. Ce que je crois pouvoir garantir, car je crois l'avoir très intimement connu et je demeure encore pénétré de ses bontés, — c'est qu'il ne s'en apercevait pas. Il faisait la leçon à des gens qui s'imaginaient n'avoir qu'à lui donner des ordres ; il la faisait parfois d'une façon un peu sentencieuse, comme il convient à un homme qui s'inspire toujours des motifs les plus nobles et qui reste patriote dans un temps où le culte de la patrie est loin d'embraser au même degré toutes les âmes.

Manquer d'eau en vue de la rivière, se voir contraint d'envoyer remplir ses futailles à deux cent quatre-vingts lieues du mouillage qu'on occupe, telle est la perspective qui s'ouvre devant la division navale du Mexique. Et cette eau, la plupart du temps, quand on l'aura fait venir à grands frais, on la recevra corrompue, « noire comme de l'encre », fétide. Nos appareils distillatoires nous épargnent maintenant ces misères : seulement, qu'on n'oublie pas qu'ils n'ont fait que déplacer la question. Au lieu d'eau, c'est du charbon qu'il faut se procurer. Si, en 1859, je n'avais capturé sur ma route des navires autrichiens chargés de trois mille tonneaux de houille, je n'aurais jamais réussi à maintenir pendant près de trois mois le blocus de Venise. La guerre de course, dont on parle tant aujourd'hui, pourrait bien, faute de dépôts de charbon, devenir impossible partout ailleurs que dans les mers d'Europe : elle était autrement facile au temps de la marine à voiles. Heureusement, il n'est pas nécessaire d'aller loin pour intercepter les richesses ennemies ; nos colonies mêmes ne se défendront nulle part aussi efficacement que dans la Manche ou dans la mer du Nord.

Le 18 octobre au matin, sur la sonde du banc de Campêche, la *Néréide* rencontre les frégates *l'Herminie* et *l'Iphigénie* : ces frégates allaient renouveler leur eau à la Havane. Triste spectacle pour les bâtiment qui arrivent de France ! Voilà donc dans quel état on revient du Mexique ! « La fièvre jaune et le scorbut, écrit l'amiral Baudin, ont chassé *l'Herminie* et *l'Iphigénie* du golfe. Il est grand temps qu'elles atteignent un port de relâche, *l'Herminie* ne saurait, vu la réduction de son personnel, continuer la campagne : sur cinq cents hommes, elle compte trois cent quarante-trois malades. *L'Iphigénie* seule pourra être remise en état de rallier mon pavillon. Elle a cependant enterré à Sacrificios quarante-cinq marins et cinq officiers. »

La fortune, on serait tenté de le croire, est lâche : quand elle a commencé à frapper, elle s'acharne à plaisir sur sa victime. La pauvre *Herminie*, si éprouvée, ne devait pas revoir la France ; en partant de la Havane, elle alla donner sur les rochers des Bermudes et y termina sa carrière.

On parlait beaucoup, à bord de la *Néréide* des *nortes*, coups de vent soudains qui, partis de la pointe des Florides, ne s'éteignent que dans les vastes plaines du Yucatan. Le 23 octobre, on s'estimait à sept lieues de la Vera-Cruz : une violente tempête tout à coup se déclare, et pendant deux jours les robustes côtes de la frégate amirale sont mises à l'épreuve. On sait, désormais à quoi s'en tenir : la saison des épidémies fait place à la saison des tourmentes, lorsque les deux fléaux ne s'entendent pas pour vivre de compagnie. Enfin, le 26 octobre, apparaît au loin la cime neigeuse du pic d'Orizaba. A trois heures de l'après-midi, la *Néréide* laisse tomber l'ancre sous l'ilot de Sacrificios. L'escadre dispersée va se concentrer. La *Gloire*, la *Créole*, l'*Iphigénie*, reviendront bientôt de la Havane, où l'amiral les a détachées ; la *Médée*, le *La Pérouse*, l'*Alcibiade*, le *Cuirassier*, le *Voltigeur*, le *Du Petit-Thouars*, sont déjà sur rade. Le 7 novembre, arrivent inestimable renfort, les deux navires à vapeur, *le Météore* et *le Phaëton* ; puis surviennent deux bombardés, *le Cyclope* et *le Vulcain* accompagnées des bricks *le Zèbre*, *la Fortune* que l'on convertira en hôpital, *la Naïade*, *la Caravane*, *l'Oreste*, et *la Sarcelle*. Les bricks *l'Eclipse* et *le Laurier* croisaient entre Tampico et Tuxpan. Un ouragan les a désemparés. *L'Eclipse* peut encore servir ; quant au *Laurier*, ce n'est plus qu'une épave : son capitaine l'a laissé à la Havane et il est passé avec tout son équipage sur l'*Iphigénie*. « Honneur à l'*Eclipse* ! Honneur au *Laurier* ! écrira l'amiral Baudin. Je considère mes forces actuelles comme suffisantes pour un coup de main décisif. Notre plus grand obstacle est la saison : les vents soufflent presque continuellement du nord, avec une violence qui rend toute opération impossible, mais il ne faut qu'une nuit de calme, sans lune, précédée et suivie d'un jour de beau temps »

Comment s'était établie cette confiance ? Par des reconnaissances, bien imprudentes, sans doute, qui n'en méritent que mieux d'être racontées.

Le commandant Le Ray, de la *Médée*, partait pour Mexico le jour même de l'arrivée au mouillage, avec l'aide de camp de confiance de l'amiral, le lieutenant de vaisseau Page. Il allait sommer le gouvernement mexicain de répondre enfin catégoriquement aux réclamations de la France. Un capitaine d'infanterie mexicain, don Calisto Zaragoza, lui servait de guide et d'escorte. Si ce Zaragoza était le futur général que nos troupes rencontreront en 1862 dans la plaine de Puebla, la coïncidence est assez curieuse pour qu'on la signale. Le commandant Le Ray emportait l'ordre de ne pas attendre la réponse du congrès au-delà de trois jours ; si l'on voulait se trouver en mesure de mener à bonne fin les opérations avant l'hivernage, il n'y avait pas un instant à perdre. Dans la nuit du 3 au 4 novembre, l'amiral envoie reconnaître le plateau de la Gallega. Le plan d'attaque qui a obtenu l'adhésion du conseil de guerre convoqué par le commandant Bazocho est aussi celui vers lequel les préférence de l'amiral inclinent. « Le but de la reconnaissance que vous allez faire ce soir, écrit-il au prince de Joinville, est seulement de chercher sur le récif une partie guéable par laquelle on puisse s'approcher de la forteresse. » Et c'est un prince, un fils de France, que l'amiral croit devoir charger de ce soin ! N'y a-t-il pas lieu de s'en étonner ? Quel ôtage on s'expose à mettre aux mains des Mexicains ?

Les généraux ont plus de peine qu'on pense à résister à de *juvéniles ardeurs* ; on en a eu la preuve au Zoulouland. La mission d'ailleurs fut remplie avec autant de zèle que d'intelligence. « Je suis parti du mouillage de Sacrificios, — ainsi s'exprime le rapport du prince — *à onze du soir*. Deux embarcations armées accompagnaient le canot que je montais. Le temps était à souhait : la lune éclairait peu, l'atmosphère était calme et une faible houle faisait marquer les brisants. Les Mexicains avaient probablement vu de la côte le départ de nos embarcations, car une fusée partit d'un point situé presque en face de votre frégate. Un grand feu fut aussitôt allumé sur une des extrêmités du fort ; la cloche fut mise en branle ; les batteries s'éclairèrent avec promptitude. Nous étions découverts. Notre exploration n'en a pas moins continué, et nous avons trouvé, à trois quarts de mille du fort, une petite crique où la mer est parfaitement tranquille et où les plus grandes embarcations pourront entrer et mouiller. Voyant que le fond vers le sud était très égal, mais trop élevé pour permettre aux canots d'approcher, je suis entré dans l'eau et me suis dirigé vers le fort. Partout nous avons trouvé le sol parfaitement égal et a environ un pied au-dessous de l'eau. Le sol, de sable, est recouvert d'une couche d'herbes marines très courtes, qui ne gênent aucunement la marche. En nous avançant près du fort, nous avons de nouveau donné l'éveil à la garnison, qui, du reste, se garde très bien. Elle a même fait sortir, par la porte de la place d'armes du chemin couvert, un détachement qui, en s'avançant sur l'îlot et en entrant ensuite dans l'eau pour nous éloigner, nous a donné la preuve que le récif était praticable d'un bout à l'autre. »

On comprend que le prince ne se soit pas soucié d'insister sur le danger qu'il venait de courir. Un de ses compagnons, destinés à devenir un de nos plus brillants généraux, le commandant du génie Mengin, n'avait pas les mêmes raisons de se taire : « Nous étions sans armes, dit-il, à six cents ou sept cents mètres de nos embarcations, et la présence du capitaine Le Ray à Mexico nous faisait un devoir d'éviter toute espèce de collision. Nous primes le parti de hâter notre retraite le plus possible, ce qui dura cinq minutes environ. Au bout de ce temps, la poursuite ayant cessé, nous continuâmes avec moins de précipitation. Nous regagnâmes nos embarcations vingt-cinq minutes après avoir commencé notre retraite. Il était à peu près deux heures et demie. De notre reconnaissance, il résulte que le banc de la Gallega présente une surface toujours guéable, très unie et très commode pour la marche. Entre l'anse du débarquement et le fort, la distance est de mille à onze cents mètres, distance très favorable en ce qu'elle est en dehors de la bonne portée du canon et tout à fait hors de vue la nuit. »

Le 12 novembre, l'amiral voulut renouveler l'exploration de la Gallego ; il la renouvela en personne. Le prince de Joinville l'accompagnait. Avec un peu d'audace, les Mexicains prenaient cette fois du même coup de filet le chef de l'expédition et le capitaine de la *Créole*. « J'étais, nous apprend l'amiral Boudin, avec le prince de Joinville, à la tête d'une petite colonne de trente hommes. Je fis faire halte à la colonne à moins de vingt toises de la batterie basse de San-Miguel, lorsque, après avoir été hélé par les sentinelles mexicaines et avoir entendu le commandement : *Apprêtez armes* ! j'eus reconnu, au bruit des fusils qu'on armait, que l'ennemi avait une force considérable sur pied dans la batterie. Le chef de bataillon Mengin, qui est un peu sourd, continua de s'avancer seul jusqu'au pied d'une rampe par laquelle l'ennemi pouvait facilement descendre vers lui et l'enlever. Nous étions dans l'eau jusqu'à la ceinture : il nous aurait été impossible de le secourir. D'ailleurs une retraite immédiate était indispensable. Mon secrétaire, M. Moreau, se détacha par mon ordre et alla prévenir M. Mengin du danger qu'il courait, au risque d'être enlevé avec lui. »

Quand on a vu devant Sébastopol l'obstination des officiers du génie envoyés en reconnaissance, le superbe dédain du colonel Frossard pour les précautions les plus légitimes, il est difficile de croire que la prétendue surdité du commandant Mengin n'ait pas *été, en cette circonstance, un peu volontaire* : Nelson, à Copenhague, rappelé par les signaux de l'amiral Parker, appuyait sa longue-vue sur son œil crevé. Le commandant Mengin tenait essentiellement à toucher pour ainsi dire du doigt les défenses ennemies, car *il était* spécialement chargé de dresser, après cette seconde exploration, le plan d'attaque. « Il est important, disait le commandant, que la mer soit calme, plutôt basse que haute, la nuit aussi obscure que possible. L'expédition partira donc du mouillage quatre heures avant le lever de la lune, comptant ; une heure et demie pour le trajet de Sacrificios à l'anse du récif ; une demi-heure pour le débarquement ; trois quarts d'heure pour arriver jusqu'à la palissade du fort, avec une petite halte à moitié chemin ; une demi-heure pour l'attaque du chemin couvert et pour la mise hors de service des batteries ... une demi-heure pour la retraite jusqu'aux embarcations, si l'on doit se contenter de ce *résultat incomplet. Mais il peut fort bien* arriver que la poursuite des Mexicains, chassés des ouvrages avancés, conduise la tête d'une des colonnes jusque sous la voûte qui donne entrée au fort. Dans ce cas, sans essayer de pousser plus loin, les hommes feront ferme dans le passage, empêcheront ainsi de refermer la porte et appelleront au secours. Le commandant supérieur de l'attaque ordonnera aux clairons de sonner, et toutes les troupes se précipiteront dans le fort aux cris de : *Vive le Roi* !

Pour concevoir et pour mettre à l'étude de pareils projets, il fallait bien mépriser l'ennemi qu'on allait avoir à combattre ! Cette confiance est souvent un gage de victoire : quand elle conduit, comme à Guadeloupe, à un échec, Dieu sait si on lui épargne le blâme et la raillerie. La campagne de 1805, en Autriche, a vu cependant, s'il en faut croire les Mémoires du général Lejeune, des places fortes ainsi emportées par un brusque assaut. Le plus sûr sera de ne pas s'y fier, surtout quand on attend des bombardes. Les feux courbes, peu usités encore, vont tout à l'heure montrer qu'on a plus facilement raison des forteresses avec des mortiers qu'avec des échelles.

Les dispositions du combat

Ce sera l'éternel honneur de l'amiral Baudin de n'avoir ouvert les hostilités qu'à la dernière extrémité. Le commandant Le Ray rapportait de Mexico une réponse évasive : l'amiral consentit à se rendre à Jalapa pour s'y aboucher personnellement avec les plénipotentiaires mexicains. « La France, disait-il, est loin de nourrir aucune arrière-pensée qui soit contraire à l'indépendance et à l'intégrité territoriale du Mexique. En bloquant vos ports, elle a usé du moyen le plus doux qui fût en son pouvoir pour obtenir, après tant d'années et tant de démarches, le redressement des griefs de ses nationaux. » Le ministre des affaires étrangères de la république mexicaine, M. Cuevas, n'essayait pas de pallier les torts de son gouvernement ; il continuait seulement de se retrancher derrière l'irresponsabilité morale d'un pays bouleversé par ses agitations intérieures. « Les désordres dont vous vous plaignez, répondait-il imperturbablement à l'amiral Baudin, sont la conséquence inévitable et fatale de l'enfance politique du Mexique. » Arrivé à Jalapa le 16 novembre, l'amiral en repartit le 21, laissant entre les mains de M. Cuevas un dernier et sérieux ultimatum. « Je lui ai déclaré, écrit-il au ministre de la marine, que j'allais attendre à mon bord jusqu'au 27 la décision finale du gouvernement mexicain. Si le 27, à midi, satisfaction complète n'est pas donnée à la France, je commencerai immédiatement les hostilités. »

Différer — *dilatar* — est, dit-on, la maxime favorite de la diplomatie mexicaine. La ressource, cette fois, est usée : l'habileté du congrès va se heurter à une résolution inébranlable. La division navale que commande l'amiral Bandin s'est portée du mouillage de Sacrificios au mouillage de l'île Verte. Dès le 26 au soir, les premières dispositions de combat sont prises : les dromes ont été mises à terre, les bouts-dehors des bonnettes descendus sur le pont ; les suspentes en chaîne, les fausses balancines, les bosses de galhaubans et d'itagues sont en place. Tout est prêt pour le lendemain ; voici les derniers ordres, les baromètres et les chronomètres des frégates seront envoyés, avec ceux des bombardes, à bord des petits bricks qui ne sont pas destinés à prendre part à l'engagement : on mettra les chaloupes à la mer avant l'appareillage. Chacune de ces embarcations, armées par les équipages des bricks laissés au mouillage, devra être munie d'une ancre à jet et de deux aussières. Toutes iront se placer au nord des frégates, hors de la portée des canons du fort, mais en position de venir élonger des touées, s'il en était besoin.

Au signal de l'amiral, les bombardes se porteront à la hauteur de la coupure du récif de la Gallega et s'y embosseront. Les trois grandes frégates, — *la Néreide, la Gloire, l'Iphigénie*, — mouilleront au sud de cette même coupure, de manière à former une ligne serrée. Elles se trouveront ainsi à sept ou huit encablures du fort. La portée du canon du 30 court, tiré avec un seul boulet rond et une charge égale au quart du poids de boulet, est des quinze cent cinquante mètres environ, sous un angle de projection de cinq degrés. C'est donc l'angle de tir qu'il conviendra d'adopter pour le combat. Les canons obusiers de 30, chargés à obus et tirés avec deux kilogrammes de poudre, ont, à peu de chose près, la portée des canons. Quand aux canonades, il semble inutile de les employer dans un engagement où la distance dépassera quatorze mètres. Si l'on tient cependant à tenter de s'en servir, il faudra les pointer sous l'angle de sept ou huit degrés. »

L'intention de l'amiral est d'ailleurs de commencer par *régler* le tir de la division d'attaque à l'aide de quelques coups d'épreuve. La *Naïde* et la *Sarcelle*, placées dans la direction du nord-ouest, feront à cet effet les signaux nécessaires : le pavillon 1, hissé au mât d'artimon, indiquera que le coup a porté en deçà du but ; le pavillon 2, en tête du grand mât, qu'il a porté juste ; le pavillon 3, arboré au mat de misaine, annoncera que le projectile est tombé au-delà du fort.

Tout n'est-il pas prévu ? L'ordre du jour est bref : je ne vois pourtant aucune disposition essentielle qui soit omise. L'amiral, lui, ne le trouve pas encore complet : « Si le feu de l'ennemi, dit-il en finissant, est vif et bien dirigé, on fera descendre dans le faux-pont les hommes de la manœuvre, pour les mettre à l'abri, ne gardant que les chefs et les servants des pièces. Les gabiers ne seront envoyés dans la mature que s'il y avait des avaries de gréement urgentes à réparer. » N'est-ce pas ici le capitaine de la *Dryade* que nous *entendons* ! Brave et excellent cœur qui voudrait, s'il était possible, garder tous les dangers pour lui !

Le 27 au matin, le temps était calme. Ordre est donné aux deux navires à vapeur le *Météore* et le *Phaëton* de prendre chacun une des deux bombardes à la remorque et de les conduire au poste d'embossage qui leur a été assigné. Le *Phaëton* et le *Météore*, bateaux à aubes de cent soixante chevaux, n'ont ni la puissance ni la sûreté d'allures de nos magnifiques pyroscaphes d'aujourd'hui ; plus d'une fois ils ont mis à l'épreuve la patience du chef de l'expédition. « J'ai une bien malheureuse veine, écrit l'amiral, en fait de navires à vapeur : le *Phaëton* n'a jamais pu marcher trois jours de suite ; le *Météore*, autre patrape sans cesse détraquée, redoutant constamment l'ébranlement de son arbre de couche, a eu ses côtes roties, dans la traversée de France au Mexique. « Ingrate marine à voiles, c'est ainsi que tu parlais en 1838 de ces précieux auxiliaires, qui allaient bientôt te supplanter ! Tout éclopés qu'ils fussent, le *Météore* et le *Phaëton*, dans la journée du 27 novembre, jouèrent un rôle important : sans eux, la hardiesse de *s'accoster au récif eût pu*, à bon droit, être taxée de témérité ; le succès même n'aurait, aux yeux des marins, absous qu'incomplètement l'amiral. Il n'est donc que juste d'attribuer à ces deux « patraques » une part considérable dans l'heureuse issue de la campagne. L'amiral Roussin aurait fort apprécié leurs services à l'embouchure du Tage.

Suivons-les dans leurs pérégrinations essoufflées ; voyons-les se multiplier pour se rendre utiles : ils commencent par amener à l'est de la petite coupure qui sépare en deux le grand récif de la Gallega, le *Cyclope* et le *Vulcain*, lourdes bourques auxquelles soixante-quatorze jours de traversées n'ont pas délié les jambes ; puis ils reviennent offrir leurs services aux frégates. Le *Météore* prend a la remorque la *Néreide*, le *Phaëton* se charge de la *Gloire* ; l'*Iphigénie* ne veut avoir recours qu'à ses voiles. Quelques minutes avant midi, la *Néréide* laissait tomber l'ancre aussi près que possible de l'accore du récif, la *Gloire* et l'*Iphigénie* prenaient leur poste avec une remarquable précision, la première sur l'avant, la seconde sur l'arrière de la *Néréide*. La *Naïade*, la *Sarcelle*, le brick *le Voltigeur*, se sont échelonnés entre le plateau de la Gallega et l'île Verte : ils transmettront, s'il en est besoin, les signaux de l'amiral à la partie de la division laissée en réserve. La corvette *la Gréole* a reçu l'ordre de se tenir sous voiles, en observation au nord-ouest de la forteresse. Quand on refuse à la frégate *la Médée*, dont les canons sont des pièces de 18, l'honneur de s'embosser à côté des frégates portant en batterie du calibre de 30, pourrait-on songer à mettre en ligne cette petite corvette, qui, à l'exception de deux obusiers, ne possède pour tout armement que des canonades ? « Le prince, a écrit l'amiral le 15 octobre, manœuvre *la Créole* avec une promptitude et une précision qui feraient honneur à un capitaine consommé. » S'il sait manœuvrer, le prince aura l'occasion de le faire voir : il ne lui est pas interdit de circuler entre les récifs.

Vice-amiral JURIEN DE LA GRAVIÈRE,
de l'Académie française.

Situation météorologique. — Roubaix, 23 juin. — Hauteur barométrique 769 m/m (baisse) ; température, 7 heures du matin, 19 degrés au-dessus de zéro ; h. de l'après-midi, 27 degrés ; 5 h. soir, 28 degrés au-dessus de zéro.

Paris, 23 juin. — L'aire des fortes pressions qui couvre les Iles Britanniques et la Scandinavie s'accentue. Les hauteurs barométriques restent assez uniformes et voisines de 760 mm dans les autres contrées ; elles s'abaissent jusque 555 vers la mer Blanche. Le vent souffle de l'Est sur la Manche et de l'Ouest à Bodo.

Des orages sont signalés en France, en Allemagne, en Italie et en Algérie ; de nouveaux mouvements orageux s'avancent sur le sud-ouest de l'Europe où le baromètre baisse.

La température continue de monter, elle était ce matin de 7 degrés à Bado.17 a Paris,18 à Perpignan et 27 à Gagliari.

En France, le temps est à l'orage et la température va se rapprocher de la normale.

A Paris, hier, journée et nuit assez belles, ce matin, vers 9 heures, pluie.

Température : maxima, 23 degrés 5 ; minima, 15 degrés 6.

CHRONIQUE LOCALE

ROUBAIX

FÊTE DU DENIER DES ÉCOLES, dans les jardins de MM. Catteau et Mimerel, les 24 et 25 juin. — Un de nos collaborateurs qui est allé jeter un coup d'œil sur les préparatifs de la foire aux plaisirs nous envoie ses impressions :

« Avant d'entreprendre un voyage, on aime à jeter un rapide coup d'œil sur la carte. Eh bien, si vous le voulez, nous allons, avant la fête, être un peu curieux et indiscrets. On nous pardonnera d'ailleurs cette curiosité et cette indiscrétion, par la légitimité des motifs qui en sont l'occasion.

» Je ne sais pourquoi, mais après avoir admiré rapidement l'effet général que produit, à première vue, ce magnifique jardin avec son kiosque étincelant, aux cristaux où vient se jouer la lumière, avec sa pièce d'eau, sa pelouse verdoyante, ses grands arbres, ses statues, ses grottes, je me sens attiré vers la délicieuse allée des marronniers que M. le comte Mimerel a offert si gracieusement à cette œuvre de charité.

» J'y trouve d'abord le fameux théâtre des féeries roubaisiennes, qui, sous l'intelligente direction de M. Justin Ruffelet, le sympathique président de l'œuvre du denier, nous ménage des merveilles. Vous y verrez nos vieilles cathédrales

S'agenouillant au loin dans leurs robes de pierre

comme disait Alfred de Musset.

» Vous y parcourrez la France, l'Angleterre, l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, l'Espagne, la Turquie, l'Egypte, l'Amérique. Vous y verrez des effets de neige et des clairs de lune. Bref, ce théâtre est la mise en pratique de cette grande parole — le dix neuvième siècle est le siècle des lumières.

» O vous, âmes sensibles, que la vue d'un moucheron, qui souffre, émeut, vous pouvez, sans crainte, voir le massacre des innocents de M. Marsy. Ces innocents ont la tête solide et dure.

» Quelle est cette roue qui tourne ? C'est la fameuse roue de la fortune. M. Paul Leroux la met en mouvement et, pour inviter les amateurs, il leur dit :

Le sage doit sans balancer
Accepter les faveurs que donne la fortune.

» Les enfants ne sont pas oubliés dans cette aimable fête. Voyez le beau bazar dans lequel mesdames Florin et Bulteau ont réuni, grâce à la permission du grand Saint Nicolas, patron des *enfants sages*, tout ce qu'il y a de joli, de beau, en fait de jouets. Et dire que tout cela sera vendu à des prix défiant toute concurrence !

» Messieurs les amateurs de bières arrêtez-vous à l'american bar de Mme Emile Delattre. J'ai laissé dire que les bières y étaient exquises, et ce qui n'ôte rien à la chose, que le service y était parfait. Pendant le temps que vous serez à l'american bar, mesdames vos épouses et vos enfants pourront goûter les confiseries exquises de Mme Leblanc. Les enfants et les dames, vous le savez, aiment les confiseries :

Les petits soins, les attentions fines

» La mode est aux bibelots. C'est si joli, sur une étagère une corbeille, une belle porcelaine, une statuette. Mme Toulemonde dans un étalage plein de goût offrira les objets les plus nouveaux dans ce genre.

» Nous sommes arrivés à l'extrémité de l'allée des marronniers. Quel est ce théâtre, que dirige M. Delporte, et qui est appelé « Théâtre des Nouveautés ».

» En vain, avons-nous tenté de savoir quelles étaient ces nouveautés ? Un mystère impénétrable plane sur cette affaire. On dit... mais que ne dit-on pas ?..

» Quittons à regret l'allée ombreuse des marronniers. Revenons sur nos pas et continuons notre promenade. Nos regrets d'ailleurs ne seront pas éternels. Ce jardin est un véritable Eden et des plaisirs toujours nouveaux sont réservés à ceux qui le visitent.

» Voici le Kiosque des fleurs orné par Mmes Boulanger et Edmond Ternynck.

» Oh les fleurs ! Disons avec Lemierre :

Recevez donc mon hymne, ô vous, fleurs du boccage.
Des belles à la fois la parure et l'image.
Au milieu des cités et jusque dans les cours
Vous brillez même auprès des plus riches atours.

M. Edmond Ternynck, le restaurateur du Pelican Blanc, n'est pas jaloux

Du poète lyrique
Qui semble se nourrir de fleurs de rhétorique.

Aussi, nous promettons bon appétit à ceux qui, au prix de trois francs par tête, si mieux ils n'aiment diner à la carte, voudront goûter son excellente cuisine.

Tout le monde n'est pas amateur des plats fins et des mets choisis. Il en est qui préfèrent une bonne portion de tripes à la mode de Caen, une de ces bonnes soupes à l'oignon qui embaument un appartement. A ceux-là nous dirons : « Voyez-vous cette auberge vénérable, noircie par le temps, à l'enseigne du *Gris Baudet*. Elle fut fondée en

---

FEUILLETON DU 25 JUIN. — 19 —

LE PARRICIDE

PAR A. BELOT ET J. DAUTIN

PREMIÈRE PARTIE

L'affaire de la rue Cardinet

XIV

Ce coffret était à double fond. Le compartiment supérieur contenait, rangés avec soin : quatre ou cinq volumes reliés et portant le chiffre du lycée où Laurent avait fait ses classes ; des couronnes recroquillées en papier vert, imitant des feuilles de laurier ; un petit livre d'Heures plaqué d'ivoires et doré sur tranches ; une attestation de première communion au bas d'une pancarte lithographiée, enfin le portrait daguerréotypé d'un enfant de dix à onze ans : l'enfant, reconnaissable encore aujourd'hui dans le jeune homme, c'était Laurent.

Le juge et le commissaire ne touchèrent à ces objets qu'avec une sorte de respect. Comme cette mère aimait son enfant! Rien n'avait donc pu lasser son cœur, puisque ces souvenirs étaient toujours là, pieusement conservés ! Sans doute, dans ces derniers temps, aux heures de défaillance et d'angoisse, elle avait plus d'une fois contemplé ces chères reliques ; elle y avait retrempé son courage, et elle s'était reprise à espérer. Et c'était ce fils si obtinément aimé qui était son assassin !

Dans le compartiment de dessous se trouvaient quelques bijoux : un collier, un bracelet, un anneau de mariage. Et à côté, deux lettres déjà anciennes et souvent relues, à en juger par l'usure des plis. Voici l'une de ses lettres :

« Turin, 26 avril 1844.

» Ma chère Laure,

» Je ne te félicite pas de ce que tu as fait. Pourquoi, après mon départ, es-tu allé trouver M. T...? Tu l'as supplié de retirer sa plainte, en lui promettant qu'il allait être remboursé. Il a consenti ; il a fait son compte ; tu as mis à contribution mes parents et les tiens, et tu n'as eu de repos qu'après avoir comblé le déficit. C'est ridicule comme tout sacrifice inutile. La plainte est portée et aura son effet. M. T... va-t-il prétendre maintenant qu'elle n'est pas fondée ? qu'il s'est trompé ? que je n'ai pas puisé dans sa caisse ? va-t-il reconnaître comme siennes des signatures contrefaites ? Comme tout cela sera vraisemblable ! Pour peu qu'on le presse, d'ailleurs, M. T... confessera bien vite la vérité : que lui importe, en effet ? il aura essayé de tenir sa promesse ; il gardera l'indemnité, et la justice aura son cours.

» Voilà comment tu auras évité une condamnation ! Est-ce pour moi que tu en faisais? Tu avais bien tort. Les décisions de la justice française me sont parfaitement indifférentes ; je ne les subirai jamais. Je ne remettrai pas le pied en France. Si c'était pour toi et surtout pour ton fils, il y avait quelque chose de bien plus simple : c'était de t'expatrier et d'aller vivre au loin avec lui ; c'est un enfant ; il n'aurait jamais rien su, et personne n'aurait jamais songé à l'humilier.

» Je ne sais vraiment pas pourquoi je m'occupe de tout cela, ni pourquoi, en apprenant tes démarches, j'ai éprouvé une sorte de compassion. Il est certain que si j'avais encore les quarante mille francs que j'ai emportés de Grenoble, je tâcherais de te les faire parvenir avec l'ordre de ne les employer qu'au profit de Laurent. Mais je ne les ai plus. En passant la frontière, non sans difficulté, j'ai été trahi et rançonné d'une terrible façon.

» Comme tu as toujours eu de la bonté de reste, cela va t'inquiéter, je parie de me savoir dans cette position, Rassure-toi, j'ai des ressources en perspective.

» Si Laurent avait eu quelques années de plus, je l'aurais emmené avec moi ; c'était impossible. Je te le laisse. Elève-le comme tu pourras. Je souhaite qu'il te cause moins de désagréments que moi. Vous ne me reverrez ni l'un ni l'autre.

» J'éprouve, en finissant cette lettre une singulière émotion. C'est un dernier adieu. Et puis, je regrette de t'avoir rendue malheureuse. Ne me pardonne pas, ce serait ridicule Si c'était à recommencer, je ne répondrais pas d'agir autrement. Que veux-tu ? il est fâcheux que nous nous soyons rencontrés, que tu m'aies aimé. Mais laissons le passé ; il est irréparable. C'est bien fini. d'ailleurs.

» Adieu.

» GEORGES DALISSIER. »

Le juge et le commissaire échangèrent un regard expressif après la lecture de cette lettre. Quel autre drame terrible à vingt ans de distance !

La seconde lettre, de deux ans postérieure, était en italien ; en voici la traduction :

« Auberge de Sainte-Marie, route du Monte-Corno, 7 juin 1846.

» Madame,

» C'est un inconnu qui vous écrit pour s'acquitter d'un devoir sacré, en vous transmettant fidèlement les dernières pensées d'un mourant, Georges Dalissier, votre époux et mon meilleur ami.

» Avant-hier, nous nous rendions ensemble à Aquila pour nos affaires, lorsque, dans un tournant de la route, à mille pas environ d'ici, nous fûmes assaillis par des bandits qui, malgré notre résistance, nous laissèrent pour morts sur place, après nous avoir dépouillés. Nous restâmes plusieurs heures sans secours ; enfin, des paysans nous aperçurent et nous transportèrent dans cette auberge, où on nous donna des soins. Mes blessures ne paraissent pas très-graves ; elles me permettent de vous écrire. Malheureusement il n'en était pas de même de celles de M. Dalissier.

» En reprenant connaissance, il comprit qu'il était perdu ; et, sans se bercer d'un vain espoir, il fit approcher mon lit du sien et me confia ses dernières pensées.

» — Ma pauvre femme, me dit-il, méritait d'être heureuse, et j'ai été assez lâche pour l'abreuver d'opprobre et de chagrin. Que ne suis-je près d'elle pour lui exprimer mes remords et lui demander pardon !

» Il songeait aussi à son fils : — « Qu'elle veile attentivement sur lui ! qu'elle l'observe ; et, si elle remarquait en lui les funestes penchants qui m'ont perdu, qu'elle s'efforce de les reprimer sans retard... »

» La fièvre s'empara de lui ; puis le délire. Cependant, vers le soir, ces symptômes effrayants s'affaiblirent peu à peu, et l'intelligence lui revint. Il demanda un prêtre. On se hâta de satisfaire son désir.

» Dès ce moment il fut plus calme. Il continua de s'entretenir avec moi. Mais, pendant la nuit, il lui vint de nouveaux accès de fièvre, puis des défaillances. Le matin, il tomba dans un assoupissement dont il ne devait plus se relever. L'agonie fut calme et de courte durée. Vers neuf heures, il rendit le dernier soupir.

» Son corps est là, près de moi, glacé. Je ne pourrai pas lui rendre les derniers devoirs ; j'ai à peine la force de tracer ces lignes. Mais son souvenir ne me quittera pas ; et, tandis que vous pleurerez votre époux, un malheureux ici pleurera son meilleur ami..,

» ANTONIO CRUZZINI. »

C'était la fin de ce premier drame. Que de souffrances tout à coup révélées !

Le juge d'instruction s'empara de ces deux lettres. Elles révélaient assez clairement la conduite et les fautes de Dalissier père. A ceux qui, malgré l'évidence des preuves, eussent encore essayé de douter, on pouvait maintenant donner les motifs de l'inconduite et des mauvais instincts de Laurent. On savait où il les avait puisés. Le père expliquait le fils.

A. BELOT ET J. DAUTIN

(*A suivre*).